

— Vous resterez consigné ce soir dans votre section, pour être arrivé en retard à la sonnerie de votre grade.

— Mais, mon lieutenant....

— Vous répliquez ?

Jacques se mord les lèvres, se tait, mais ne baisse pas les yeux.

— Allez !

Jacques s'éloigne, un pli au front, les yeux sombres. Bernard, près de là, a tout vu, tout entendu.

— Qu'y a-t-il entre vous deux, Jacques ?... Vous aviez l'air de deux ennemis prêts à s'élancer l'un sur l'autre ?

Jacques essaye de sourire.

— Mais non, Bernard, tu te trompes....

Et tout à coup ses yeux s'illuminent d'une tendresse. C'est que ce jeune homme, qui est devant lui et qu'il aime déjà de tout son cœur, est né de la même mère que lui ; il est son frère ; quelque chose d'intime et de mystérieux, le même sang les unit, fait de leur chair deux chairs qui ont la même origine. Et Jacques, à cette pensée, se sent pris d'une tendresse immense. Des larmes viennent à ses yeux. Il serre avec force les mains de Bernard. Ah ! comme il eût voulu le prendre dans ses bras et le presser contre son cœur et lui donner ce nom de frère qui lui brûlait les lèvres !

Et il y eut certainement dans l'expression de son regard une électricité, quelque chose de sa tendresse se communiqua certainement à Bernard, car celui-ci était troublé, remué, et les deux frères restaient indécis l'un devant l'autre, hésitant, souriant, ayant tous les deux sans que l'un les devinât chez l'autre, la même pensée, le même désir.

— Mon frère ! se disait Jacques mentalement.

Et Bernard, se rappelant ce qu'il avait découvert, dans la chambre du sous-officier, ses soupçons, sa presque certitude, murmurait :

— Mon frère, peut-être Qui me le dira !

— Est-ce que tu crois aux pressentiments, Bernard ! disait le sous-officier. Est-ce que tu n'as jamais, dans ta vie, traversé certains moments pendant lesquels ton esprit était sans cause, préoccupé, mécontent, inquiet ? Tu avais beau chercher dans ta mémoire, essayer de te rappeler ce qui avait amené cette situation exceptionnelle, tu ne trouvais rien, ni parmi tes actes, ni parmi les actes des autres. Et n'as-tu jamais remarqué que ces pressentiments, il n'y a pas d'autre mot pour expliquer ce que je veux dire, se réalisaient presque toujours ?

— Oui, j'ai traversé quelquefois ces états dont tu parles, mais pourquoi me dis-tu cela ?

— C'est que je prévois, je devine, il aurait pu affirmer qu'il en avait la certitude, qu'il se passera prochainement de graves événements dans ma vie.

— Heureux, ou malheureux ?

— Cela, je l'ignore. S'ils sont heureux, tu en auras ta part, car je te ferai-joir de ma joie. S'ils sont malheureux, si je dois en souffrir, quels que soient les événements, Bernard, je te demanderai de m'aimer toujours, quand même.

— Et pourquoi ne t'aimerais-je plus ? A quelles mystérieuses complications fais-tu allusion ? Si tu es heureux, je partagerai ton bonheur, certes, mais si tu es malheureux, crois-tu que mon affection pour toi diminuera ? N'en augmentera-t-elle pas, au contraire ?

— C'est que, vois-tu, ami, dit Jacques profondément ému, et d'une voix à peine distincte, tu n'auras jamais d'affection plus dévouée que la mienne, jamais. Je voudrais qu'il me fût donné de te le prouver.

Il s'arrêta, son émotion lui étouffait la voix. Bernard, interdit, l'examinait anxieusement. Il sentait une restriction dans les paroles de Jacques, des sous-entendus singuliers, qui répandaient, chose étrange, à sa propre pensée. Mais son trouble fut au comble quand il entendit Jacques :

— Je t'aime tant, Bernard, qu'il y a des moments où je regrette de n'avoir point de famille, parce qu'il me semble que si j'avais eu un frère, ce frère n'aurait pu être autrement que toi. Il aurait eu certainement ton caractère fier et doux. C'est de la folie, n'est-ce pas, de penser ces choses-là. Oui, mais c'est une folie bien douce à mon cœur. Et je n'aurais pas de plus grand bonheur que de te nommer mon frère.

— Pourquoi ne m'appellerais-tu pas ainsi ? dit Bernard dont la voix s'altéra.

— Hélas ! dit Jacques.

Et effrayé peut-être de ce qu'il avait dit, croyant qu'il était allé trop loin, ignorant que le jeune homme connaissait le secret de sa mère, ne voulant pas le lui révéler, ce secret, ne voulant pas qu'une mauvaise pensée germât en lui, ne fût-ce qu'un regret, il lui dit adieu, d'une voix étouffée, pendant que Bernard, immobile à la même place, pensait :

— Son frère ? son frère ? Pourquoi cette allusion ? que sait-il donc ? Il se passe en lui quelque chose d'extraordinaire. Il paraissait bouleversé. Et je ne me suis pas trompé. Tout à l'heure, devant Gironde, c'était la haine qui brillait dans ses yeux, et il n'y a qu'un instant, dans son regard fixé sur moi, c'était une inexprimable tendresse. Son frère ! son frère ! Est-ce donc vrai ? Ne me trompé-je point ?

Et voyant Gironde qui, étant de service, se promenait dans le cantonnement, il se dit :

— Le misérable, est-ce donc celui-là ? Quel qu'il soit, il sera puni !

Un soldat s'approcha de lui. C'était une ordonnance du colonel de Cheverny.

— Le colonel a besoin de vous parler, dit-il à Bernard. Je viens vous chercher de sa part. Voulez-vous me suivre ?

Ils rejoignirent Cheverny qui parcourait le cantonnement, veillant avec minutie à ce que rien ne manquât aux hommes, et s'inquiétant en même temps des moindres détails du service.

— Tu n'es pas de garde du camp ? demanda-t-il à Bernard.

— Non, mon colonel.

— Tu n'es pas puni ?

— Non, mon colonel.

— Eh bien, je ne vois aucun inconvénient à ce que tu ailles passer la nuit au château, auprès de ta mère. Seulement, demain, le réveil est à quatre heures. N'oublie pas. Tu seras au camp ?

— Je me ferai réveiller, mon colonel.

— Bien. Va.

— Mon colonel.

— Eh bien ?

— Devrai-je dire à ma mère qu'elle peut s'attendre à votre visite ?

— Oui, dans la soirée, mais assez tard, pas avant dix ou onze heures.

— Et mon colonel passera également la nuit aux Aulnaies ?

— Non, le château est un peu trop éloigné, je tiens à rester au milieu de mes troupes.

Bernard fit le salut militaire, pivota et alla prévenir son capitaine. Après quoi, il sortit du camp, gagna la route, et au pas gymnastique prit la direction des Aulnaies dont on apercevait les élégantes et minces tourelles en poivrière derrière un bouquet d'aulnes, sur le versant d'un coteau occupé par de l'artillerie et un bataillon de chasseurs.

Le soir venait, apportant son apaisement. Des ombres s'étendaient sur la plaine ; les oiseaux ne chantaient plus. Il y eut encore un brouhaha dans le camp. Les grand'gardes s'organisaient, parlaient ; des soldats rentraient dans leurs secteurs ; la nuit descendait doucement, sans brouillard, et le ciel était serein. La soirée était chaude. Des soldats se couchèrent, enveloppés dans leurs couvertures, la tête sur le sac, pendant que les feux des bivouacs s'éteignaient. D'autres causaient à demi-voix, assis en rond, fumant. Des officiers glissaient parmi eux, lentement. Un grand calme se faisait sur toutes choses. Le repos de la nuit commençait pour ces jeunes hommes.

Le colonel alla de compagnie en compagnie. Il aimait ses soldats. Ceux-ci l'adoraient. Il s'arrêta au milieu de ses hommes, sa haute silhouette se détachant, dans sa longue capote, sur la nuit envahissante. Il ne bougeait pas. Il semblait rêver, le regard perdu dans le lointain, vers des horizons invisibles. Belhomme poussa le caporal Fiche-la-Guigne, qui était de garde du camp.

— Vois donc le colo. Qu'est-ce qu'il cherche ?

— Il regarde.

— Quoi ?

— Alors, vous vous moquez de moi, caporal ?

— Non. Tu ne devines pas ? Il regarde du côté de la frontière, imbécile.

— C'est vrai qu'elle n'est pas loin, la frontière !

Belhomme et le caporal n'étaient pas seuls à suivre des yeux le colonel. Jacques le considérait aussi, l'âme agitée de pensées pénibles. Cet homme était le mari de sa mère ! Il ignorait la faute du passé. Il n'avait aucun soupçon. Quelle terrible douleur, si jamais la révélation lui en était faite ! Pardonnait-il, dans la généreuse pitié de son grand cœur ? S'il ne pardonnait pas, c'était le malheur abattu sur ce ménage ! C'était une vie brisée à tout jamais ! Et lui, Jacques, comment pourrait-il désormais parler à son officier, lui, qui était la preuve vivante du malheur, mais de la faute de sa mère ! Est-ce que Cheverny désormais, s'il apprenait le secret fatal, ne hairait pas le sous-officier autant qu'il l'avait aimé autrefois ? Les services rendus, les souvenirs du Tonquin, la vie sauvée, tout cela disparaîtrait, n'existerait plus !

Et Jacques, en pensant cela, se sentait tout attendri.

— Non, disait-il, il faut qu'il ignore à jamais ce qui s'est passé. Il faut que sa noble vie entièrement consacrée aux dévouements de son métier de soldat reste entourée de tous les respects et de toutes les affections. Il ne faut pas qu'un seul nuage passe sur son bonheur. Ce serait une trop grande injustice. Cet homme est bon pour tous. Il a besoin de se sentir aimé. Il faut qu'on l'aime. C'est à nous d'écarter de lui les malheurs.

Il soupira.

— Pourvu que mes pressentiments ne se réalisent pas, et que ce ne soit pas nous qui brisions sa vie !

Il s'était assis sur le sol et rêvait, la tête dans ses mains. Très loin, il entendit sonner huit heures à Borange. Il tressaillit. Il se rappela ce que Marjolaine lui avait dit. Ce même soir, Patoche et Pierre Gironde devaient voir sa mère. Sa mère allait être exposée à leurs exigences, à leurs menaces, peut-être à leurs insultes. Et Gironde, le fourbe et l'imposteur, appellerait la pauvre femme sa mère ! Cette pensée le rendait frémissant de colère. Qui la protégerait contre ces deux misérables ? Était-ce Marjolaine ? Une femme ! que pourrait-elle ? Était-ce Bernard ? Certes, il l'aurait pu, mais il n'avait aucun doute ! Marguerite était donc seule, exposée aux insultes. Que faire pour la protéger ? sans se montrer ? sans commettre d'imprudences ? sans se trahir ? Il aurait voulu veiller sur elle, dans l'ombre, être à ses côtés, comme un ange gardien, toujours. Il se leva.

— Je veux aller au château, il le faut, je ne puis abandonner ainsi cette pauvre femme ! Qui sait si ma présence ne sera pas nécessaire ? Qui sait si je ne la sauverai pas d'un danger ?

Il fit flamber une allumette et consulta sa montre. Il était huit heures et demie. Il vit, dans la nuit, passer, devant lui, un officier. A sa démarche, il reconnut Gironde.

— Il va aux Aulnaies ! murmura Jacques.

Gironde s'éloignait.

— Mon lieutenant ? dit Jacques.

Gironde s'arrêta, reconnut le jeune homme et demanda :

— Que voulez-vous ?

— Vous m'avez puni.

— Eh bien ?

— Je vous prie de lever ma punition.

Des soldats qui fumaient, debout, les bras croisés, avancèrent la tête et écoutèrent. On devinait de la colère concentrée dans les brèves paroles du sous-officier.

— Pourquoi ? avez-vous quelque raison sérieuse ?

— Je voudrais sortir du camp.

— C'est tout ?

— Oui.

— Eh bien, puisque c'est là votre raison, vous serez consigné un jour de plus.

Jacques serra les dents pour retenir l'exclamation prête à s'échapper de ses lèvres et il avait fait un pas vers l'officier. Celui-ci releva la tête avec hauteur :

— Qu'est-ce ?

— Mon lieutenant, il faut que je sorte ce soir, dit Jacques dont la voix était tremblante et qui faisait tous ses efforts pour se contenir.

— Vous resterez consigné trois jours.

— Mon lieutenant ! gronda Jacques, prenez garde !

— Une menace !